

Union Patriotique

DU RHONE

BULLETIN OFFICIEL PARAISSANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

et envoyé gratuitement à tous les membres donateurs souscripteurs et associés

ADRESSER LA CORRESPONDANCE

au Siège social :

5, place de la Miséricorde, Lyon

Abonnement facultatif : 2 francs

Français ! rien que Français !
V. DE LAPRADE.

LES ADHÉSIONS ET ABONNEMENTS

sont également reçus

5, place de la Miséricorde, Lyon

Le mardi de chaque semaine
de 7 à 9 h. du soir



Souhais de Bonne Année

L'UNION PATRIOTIQUE DU RHONE adresse, à l'occasion de la nouvelle année, ses meilleurs souhaits de bonheur à tous les amis de notre Association, à tous ceux pour qui la grandeur de la Patrie est une incessante et infatigable préoccupation.

Puisse cette année être pour notre cher pays une période de véritable réconfort ! Qu'elle soit pour tous les Français une ère d'union basée sur la foi inébranlable en l'avenir de notre pays et sur le retour prochain de tous ses enfants à la mère-patrie.

Compte rendu des Travaux du Comité

Séance mensuelle du 21 novembre 1899

La séance est ouverte à 9 heures sous la présidence de M. Sanaoze, président.

ADHÉSIONS

Comme nouveaux membres, notre Association compte MM. Tresca et Drut.

DEMANDES DE PRIX

Les demandes de prix de la *Jeune France* de Villeurbanne, de l'*Avant-Garde* de Villefranche, des *Enfants de l'Avenir*, des *Excursionnistes* sont accueillies favorablement.

DÉLÉGATIONS

L'Union Patriotique du Rhône sera représentée par MM. Buisson et Reybet à la fête des *Excursionnistes* (10 décembre); M. Chambard-Hénon présidera celle des *Enfants de l'Avenir* (17 décembre) et M. Tronchet celle de la *Jeune France* (24 décembre).

COMPTE-RENDU DES DÉLÉGATIONS

M. Kœnig rend compte de la fête annuelle de la *Société des Anciens Combattants de 1870-1871 du canton de Bourgoin* (29 octobre). Voici, en quelques lignes, le résumé des paroles que le secrétaire général a prononcées au banquet qui a eu lieu à cette occasion. Il constate tout d'abord la grande sympathie qui existe entre l'Union de Lyon et les sociétés de Bourgoin et de Crémieu, si bien qu'à chaque invitation de ces deux belles Sociétés, toutes les mains se lèvent à l'Union, pour demander à la représenter et à venir sympathiser avec des amis. Il établit une parallèle entre l'Union Patriotique et les Sociétés de Bourgoin et de Crémieu. Celle de Crémieu, en 1895, a, la première, élevé un monument aux morts de 1870, celle de Bourgoin inaugurerait prochainement son monument; quant à l'Union, elle poursuit sans relâche l'accomplissement de son œuvre des Plaques commémoratives. Il apporte, en terminant, le salut cordial et fraternel des Lyonnais et hoit au succès du monument de Bourgoin.

Au banquet des Mobiles du Rhône, notre Comité était représenté par son président qui, au dessert, a prononcé un discours vivement applaudi.

En prenant la parole, M. Sanaoze adresse ses remerciements les plus chaleureux à MM. Lang et Boucher, président d'honneur et président actif des Mobiles du Rhône pour la façon si touchante dont ils ont honoré la mémoire de notre dévoué et regretté Berne, dont les services remontent à la fondation de l'Union Patriotique du Rhône.

Notre président félicite la Société des Mobiles de l'éclat extraordinaire de ce banquet et de la présence heureuse de M. Gailleton, maire de Lyon, en manifestant l'espoir qu'il voudra bien nous faire l'honneur d'assister à notre Assemblée Générale de 1900.

De même, il les complimente de la venue de M. le Préfet dont il rappelle le magistral discours à l'Arbresle, lors de l'inauguration des Plaques Commémoratives, — sans oublier aussi le délégué de M. le Gouverneur militaire.

M. Sanaoze poursuit en rendant hommage aux Mobiles, à leur nouveau et sympathique président, M. Boucher, enfin au

président d'honneur, M. Lang, qui, dit-il « de chef de bataillon pendant le siège de Belfort, rentré dans la vie civile et sans avoir passé par la Commission de révision des grades, est aujourd'hui colonel de deux superbes régiments qui s'appellent l'École de la Martinière et la Société d'enseignement professionnel du Rhône. » (Applaudissements prolongés.)

Le président de l'Union Patriotique continue en présentant le tableau résumé de nos travaux de l'année, c'est-à-dire de la fête inoubliable du 30 octobre 1898, suivie des inaugurations de l'Arbresle, Villeurbanne, Mornant, Saint-Genis-Laval et Limonest.

De semblables solennités se préparent pour l'installation des Plaques Commémoratives cantonales en 1900 à Vaugneray, Anse, le Bois-d'Oingt, Villefranche, grâce aux efforts de MM. Perier, Laverrière, Bedin et Vermorel (sans mentionner d'autres fêtes en voie d'organisation par des conférences, démarches, etc...)

« Pendant que l'Exposition universelle affirmera à Paris notre puissance et notre vitalité nationales, nous aurons dans le Rhône des fêtes plus modestes, mais qui n'en seront pas moins grandioses, en érigeant dans tous nos cantons le livre d'or des martyrs de la guerre de 1870-71 ».

« Et nous travaillerons ainsi comme toujours à préparer pour notre pays encore mutilé un avenir radieux par l'union de tous les Français (Longue salve de bravos).

M. Hess s'exprime ainsi en rendant compte du banquet du concours de fin d'année de la Société de Tir de Lyon, auquel banquet notre trésorier-adjoint a pris la parole.

M. Harent, Président, a bien voulu m'inviter au banquet et me mettre à ses côtés en me souhaitant la bienvenue comme représentant de l'Union patriotique du Rhône.

Je l'ai remercié des paroles bienveillantes prononcées en faveur de notre Association et j'ai rappelé à tous ses camarades que l'Union Patriotique du Rhône ne se mêle jamais de politique et ne s'occupe que de patriotisme, comme du reste pouvaient aussi l'affirmer mes collègues et camarades MM. Landry et Duret, qui assistaient à ce banquet. — Comme les sociétés de Tir ont été fondées dans un but patriotique et utile pour former nos futurs défenseurs de l'intégrité du territoire français et même pour reconquérir la patrie qui nous a été si violemment arrachée — l'Union patriotique du Rhône encouragera toujours, et par tout son pouvoir, ces sociétés.

La Société de Tir de l'Armée Territoriale que j'ai également l'honneur de représenter, comme le plus ancien du groupe de section, a applaudi au succès obtenu à Marseille par la Société de Tir de Lyon ; elle ne doute pas un seul instant que la Société de Tir de Lyon applaudira de même aux nouveaux succès que remportera la Société de Tir de l'Armée Territoriale, les deux Sociétés marchant toujours la main dans la main pour conquérir des lauriers dont la cité Lyonnaise a le droit d'être fière.

M. Buisson annonce la parfaite réussite de la distribution des prix de la Fédération Colombophile de Lyon, dont notre collègue M. Vacheron est le dévoué président.

M. Dontenville a représenté l'Union Patriotique à la fête annuelle des Anciens Médaillés Coloniaux du canton de Villefranche ; le discours de notre vice-président se trouve reproduit plus loin *in extenso*.

Notre Association avait reçu une invitation pour assister au banquet de la Fédération des Sociétés Alsaciennes et Lorraines, malheureusement il a été impossible au Comité de se faire représenter à cette fête patriotique. M. Sanaoze s'est fait excuser par télégramme. Il signale à ce propos le télégramme d'un groupe de Lyonnais exprimant aux frères Alsaciens-Lorrains réunis, leurs sentiments d'union dans la douleur commune « pieux souvenir patriotique, mais ferme adhésion aux revendications au nom de la justice, du droit, de l'équité... Confiance dans l'énergie du président Sansbœuf, Vive la France ! Signé : König, délégué Lyonnais de la Fédération ; colonel Polonus, Hess, Anstett, Crébert. » Il dit aussi un mot du monument à élever à Paris, à la mémoire de nos compatriotes Alsaciens et Lorrains, morts pendant la guerre néfaste 1870-1871 et, depuis, dans les expéditions coloniales.

« Le projet dont il s'agit, dit M. Sansbœuf sera, à l'heure actuelle, pour nous Alsaciens-Lorrains une indication du degré de vitalité de la question d'Alsace-Lorraine en France. Nous nous adressons à tous les pouvoirs établis, à tous les Français sans distinction. Cette consultation, ou plutôt cet appel ne serapas sans intérêt pour nous. Après 29 années d'annexion de notre pays natal, après tant de promesses répétées que tôt ou tard l'Alsace-Lorraine sera reprise, au besoin par les armes, nous verrons si, dans ce pays de France, le souvenir de 1870-71 et de ses conséquences est resté vivace et si, malgré ses erreurs et malgré ses fautes, les Alsaciens-Lorrains peuvent encore espérer le triomphe de leurs idées : la libération de leur sol natal arraché à la France, après ses défaites !

M. le président rend compte enfin du pèlerinage que l'Union patriotique du Rhône fait à la tombe de J. Ph. Anstett.

CONDOLÉANCES

Le Comité adresse l'expression de ses sentiments de condoléance à MM. Aynard, Gourju et Mancardi que des deuils récents ont frappés dans leurs plus chères affections.

QUESTIONS DIVERSES

L'Union patriotique du Rhône s'est fait inscrire comme membre adhérent à la Société de Géographie de Lyon.

La séance est levée à 10 heures et demie.

N.B. — Dans le compte-rendu de la précédente réunion une erreur s'est glissée : M. Balouzet aidera notre trésorier comme trésorier-adjoint, mais notre collègue M. Hess reste toujours trésorier-adjoint, spécialement attaché à l'œuvre des Plaques Commémoratives.

Réunion mensuelle du 19 décembre 1899.

La séance est ouverte à 9 heures sous la présidence de M. Sanaoze, président.

CONDOLÉANCES

Le Comité s'associe bien vivement au deuil qui frappe si cruellement notre cher collègue, M. Gouverne, et lui adresse l'expression de ses sentiments de profonde sympathie.

ADHÉSIONS

Comme nouveaux adhérents, notre Association compte MM. Atuyer, Bianchini et Fériet et M. R. Eymard.

DEMANDE DE PRIX

Des prix sont accordés à l'Avenir de Lyon pour son concours annuel.

COMPTE RENDU DE DÉLÉGATION

M. Buisson rend compte de sa délégation à la fête des Excursionnistes Lyonnais.

PLAQUES COMMÉMORATIVES

Le Comité s'entretient des conférences qui auront lieu, dans le courant de cet hiver, dans divers chefs-lieux de canton, et notamment à Neuville-sur-Saône et à Villefranche.

La séance est levée à 10 heures 15.

France et Angleterre.

Mon but est de fixer l'attention publique sur une situation grave, de faire ressortir la haute importance des circonstances actuelles.

L'opinion en France s'engage, à cette heure, dans une mauvaise voie. Nous nous livrons à des polémiques, nous nous plaçons dans des difficultés qui peuvent aboutir à une grande guerre maritime. Or, pour une telle guerre, il faut avoir le courage de le dire, nous ne sommes pas prêts, pas plus que nous ne l'étions, en 1870, pour une guerre continentale. Je ne suis anglophile à aucun degré ; mais, question de sympathie ou d'antipathie à part, comme Thiers en 1870, je mets au-dessus de tout l'intérêt bien entendu de ma patrie.

La France, par sa position géographique, est à la fois continentale et maritime. Il lui faut des troupes de terre et une force navale. Peut-elle cependant concevoir l'ambition d'avoir tout ensemble une armée égale à celle de l'Empire allemand et une marine égale à celle de la Grande-Bretagne ? Ses finances lui permettent-elles de supporter cette double charge ? A le tenter, ne se ruinerait-elle pas à bref délai ?

Si le choix s'impose, et personne ne le contestera, j'affirme que, sans négliger la défense maritime et coloniale, nous devons développer surtout nos forces de terre. Le système continental doit primer chez nous. Il y a là une question de sécurité, d'existence nationale. Une guerre malheureuse contre l'Angleterre nous appauvrirait, nous dépouillerait de nos colonies. Des désastres infligés par les Allemands auraient une fois encore pour résultat l'invasion, l'occupation par l'ennemi de notre territoire. Ils seraient donc autrement funestes, ils pèseraient d'un poids autrement lourd sur nos destinées. Avant tout, conjurons une telle catastrophe, et, puisque nous ne pouvons être également puissants sur terre et sur mer, subissons l'impérieuse nécessité de concentrer nos principaux efforts, non sur la flotte, mais sur l'armée.

Remarquez-le bien : nous ne sommes nullement libres de nous désintéresser des affaires continentales ; nous ne sommes nullement assurés de ne pas entrer un jour, plus tôt peut-être qu'on ne le pense, en conflit avec nos voisins de l'Est. Ceux-ci ont des vues, incertaines et éloignées sans doute, sur la Hollande, plus précises et plus prochaines sur le Grand duché de Luxembourg. D'autre part, l'Empire austro-hongrois est sans cesse menacé de dislocation ; on appréhende de le voir se dissoudre lorsque disparaîtra l'empereur François-Joseph. Les dix millions d'Allemands de cet empire ont les yeux et le cœur constamment tournés vers la grande Allemagne, celle de Guillaume II ; s'ils demandent à s'y unir, croyez-le, on ne les repoussera pas. Mais la France peut-elle, sans devenir minuscule par comparaison, sans déchoir complètement, tolérer l'extension de sa terrible voisine, qui lui est déjà si supérieure par le chiffre de la population et par la ferme concentration aux mains du chef de l'Etat de toute les forces, de toutes les ressources nationales ? Et comment s'y opposera-t-elle, si pour réaliser des rêves téméraires de domination lointaine, elle se contraint à négliger tant soit peu son armée de terre, la seule sauvegarde de ses frontières les plus vulnérables, son unique moyen d'influence dans les affaires européennes ? Que lui servirait de régner souverainement sur les mers, le jour où les nombreuses légions germaniques précipiteraient derechef, à travers la Champagne conquise, leur marche victorieuse sur Paris ?

En toute sincérité d'ailleurs, prétendons-nous ravir à l'Angleterre le sceptre des Océans ? Espérons-nous l'emporter à ce point, dans son propre domaine, sur

une nation exclusivement maritime, et qui, dans aucune éventualité, n'aura, comme nous, le besoin de diviser son action, le souci impérieux de défendre un territoire mal délimité, exposé aux attaques et aux invasions ? Une telle hypothèse est inadmissible. Nous avons gagné plus d'une bataille navale sur les Anglais, nous pouvons en gagner encore ; nos marins sont capables de renouveler les hérosismes d'antan. Pas plus qu'autrefois, au XVII^e, au XVIII^e, au commencement du XIX^e siècle, nous ne déposséderons au XX^e nos rivaux d'outre-Manche.

Mais, dira-t-on, un partage équitable du globe nous suffit. Sans doute. Et, pour cela, il est bien inutile de rompre une paix presque séculaire avec la Grande-Bretagne, d'engager avec une flotte plus de moitié moindre des hostilités ruineuses pour nos finances déjà si embarrassées et pour notre commerce si peu florissant.

Aux yeux des Anglais, peuple pratique d'industriels et de négociants, toute guerre est une entreprise commerciale ; ils ne la déclarent jamais sans en avoir calculé d'avance les profits et les pertes. Malgré leur attitude arrogante et leurs criaileries hautaines, ils préféreront toujours à une lutte ouverte contre nous un arrangement amiable, si toutefois leurs intérêts essentiels ne sont pas compromis. Ils désirent beaucoup au-delà même de ces intérêts, mais ils savent aussi refréner leurs désirs quand ils rencontrent une résistance vigoureuse.

L'empire de la moitié orientale de l'Afrique, de la majeure partie des vastes terres qui s'étendent d'Alexandrie au Cap, telle est la brillante conception aujourd'hui presque réalisée par eux. Est-ce le triomphe seulement d'un chauvinisme exalté, une nouvelle étape accomplie par un jingoïsme insatiable ? C'est plutôt l'exécution d'un programme réfléchi et qui s'imposait rigoureusement dans l'état actuel du monde. Je ne justifie pas, j'explique. Je n'ai aucune tendresse particulière pour les Chamberlain et les Cécil Rhodes. L'inique brutalité de leur méthode me répugne. Et mon admiration, comme celle de l'univers tout entier, va droit à ces vaillants petits peuples Boërs si héroïquement obstinés au combat pour l'indépendance. Malgré tout, les nouveaux envahissements de l'impérialisme britannique sont fatalement déterminés par les exigences de la présente situation économique.

Les marchés se ferment partout à l'industrie et au commerce du Royaume-Uni ; il obéit au besoin d'assurer pour longtemps des débouchés à sa colossale production ; pour lui, c'est question de vie ou de mort.

Le protectionnisme prévaut sur tous les points. Des tarifs considérables arrêtent les marchandises anglaises aux portes de France, d'Allemagne, d'Italie, des Etats-Unis. Les colonies, celles d'Australie, par exemple, ne sont pas les moins empressées à repousser les produits métropolitains. Les progrès du développement industriel dans l'Inde amèneront cette immense contrée à se suffire plus tard. Ne peut-on pas prévoir même le moment où se proclameront autonomes les principaux établissements britanniques ? Qui sait encore ? La Russie paraît destinée à la domination exclusive de l'Asie, comme les Etats-Unis à celle des deux Amériques.

Pour parer à de si graves événements, les hommes d'Etat prévoyants de la moderne Carthage ont résolu la mainmise énergique sur une moitié de cette Afrique encore neuve, encore longtemps incapable de pourvoir par elle-même à sa consommation. Les défaillances de notre politique leur ont déjà livré l'Egypte. Restent les Boërs. Ceux-ci constituent un centre de résistance où tendent les Afrikanders du Cap et de Natal. Pour empêcher la formation des Etats-Unis de l'Afrique australe, il faut, coûte que coûte, dompter les républicains du Transvaal et du fleuve Orange. Alors le

chemin de fer de M. Cecil Rhodes déroulera son long ruban du Cap au Caire et à Alexandrie, transportant d'un bout à l'autre du continent noir les ballots de cotonnades de Manchester.

Demeurerons-nous les témoins mécontents et inactifs des événements, les spectateurs impuissants et aigris des usurpations anglaises? Nos indignations les plus véhémentes ne sauveront pas les Boërs (1). Pourquoi donc n'imiterions-nous pas les Russes, les Allemands, les Américains? Pourquoi ne pas pratiquer, nous aussi, la politique des compensations? N'essayons pas de contrecarrer les desseins de John Bull, mais suivons résolument les nôtres. S'il nous faut renoncer à l'Égypte (et je le crains autant que je m'en afflige) prenons le Maroc ou Maghreb, établissons-y notre protectorat.

Le Maroc est contigu à l'Algérie, il en forme le complément naturel, il constitue, avec l'Algérie et la Tunisie, une seule et même région géographique, la Berbérie ou région de l'Atlas. C'est un pays fertile, riche en mines de fer et de cuivre, pourvu de côtes sur la Méditerranée et l'Atlantique par conséquent d'une importance commerciale égale à ses ressources minières et agricoles. Le sultan n'a ni prestige ni autorité sur les nombreuses peuplades indépendantes de son empire; son armée se réduit à quelques milliers d'hommes. La plupart, sans valeur appréciable. Nous avons dans le pays des partisans qui, au milieu du désordre et de l'anarchie où ils vivent, envient la tranquillité et les garanties dont jouissent les habitants de la voisine Algérie. Les tribus réfractaires à notre domination ne seront pas plus difficiles à soumettre que ne le furent celles d'Algérie; c'est une question de temps.

Certes, lorsque nos soldats se mettront en marche vers le Maghreb, les Anglais pousseront les hauts cris; de même, les Italiens; les Allemands surpris nous témoigneront quelque froideur; les Espagnols, atteints dans de vieilles traditions historiques, perdront de vaines espérances et garderont leur presidios. Les Russes, eux, nous encourageront; leur amitié contrebalancera les mauvais vouloirs, comme il arriva en 1830, lors de l'expédition d'Alger.

Nous aurons fait, en dépit des jalousies et des récriminations, une acquisition magnifique, à laquelle aucune puissance ne saurait prétendre aussi légitimement que nous. Le drapeau tricolore flottera haut et respecté sur tout le nord-ouest du continent africain. Le bassin occidental de la Méditerranée deviendra véritablement un lac français: Marseille, Toulon, la Corse, Tunis et Bizerte, Alger et Tanger nous y donneront une prépondérance certaine. Moins redoutable pour nous, quand nous tiendrons Tanger, Gibraltar ne le sera plus du tout si nous construisons enfin le grand canal des Deux-Mers, afin de permettre à nos escadres de l'Océan et de la Méditerranée de se joindre à travers notre territoire. D'autre part, une fois maîtres de toute la Berbérie, rien ne nous empêchera de tracer, par le Sahara, un chemin de fer de pénétration soudanaise jusqu'au lac Tchad et à Tombouctou.

N'y a-t-il pas, dans ces brillantes perspectives, de quoi consoler notre patriotisme si rudement éprouvé depuis trop longtemps? Quelle revanche de Fachoda, haute et fière, soudaine et inattendue!

Mais, pour Dieu! hâtons-nous. Les circonstances sont urgentes, l'heure décisive. Occupés ailleurs, et sérieusement occupés, sans alliances effectives, malgré les rodomontades de M. Chamberlain, les Anglais s'en tiendront aux injures et aux menaces. Leurs intérêts essentiels n'étant pas en jeu, ils se garderont bien d'ajouter à la difficile lutte contre les Boërs une guerre formidable contre les Français et les Russes.

(1) Les Boërs assureront peut-être eux-mêmes leur salut. Leurs récentes et retentissantes victoires permettent de l'espérer. Ce résultat si désirable est cependant incertain encore.

Pour une fois donc, de la décision, du nerf, de la célérité. La Fortune favorise les audacieux; elle récompense les peuples qui osent avec à-propos, dans la pleine conscience de leur droit et de leur force.

J. DONTENVILLE.

Rapport du Lieutenant Cornu

Au cours d'une tournée qu'il faisait dans son territoire, le lieutenant Cornu, chef du poste de Dasso, rencontra, le 1^{er} août, à Garou (Bankassam-Kanouna), 1 sergent, 2 caporaux, 29 tirailleurs, 2 spahis, dont 7 blessés, faisant partie de la mission Klobb, passée au poste de Dasso, le 16 juin dernier.

Interrogé aussitôt, le sergent Mahmadou-Ouaké, chef du détachement, déclara que la mission avait été reçue à coups de fusil par la mission Voulet, qu'elle avait perdu son chef, le lieutenant-colonel Klobb, le lieutenant Meynier, quatre tirailleurs, un spahi, et qu'elle se repliait sur les postes français.

Le sergent, les deux caporaux et le tirailleur Mahmadou Kamara déclarèrent ce qui suit :

Après un itinéraire impossible à préciser, vu l'ignorance des survivants sur les noms des villages, mais qui doit peu s'écarter de la ligne Dosso, Matankari, Kami, Maradi, Tessaoua, la mission Klobb était arrivée le 10 juillet dans un village de Damangara (Demagherim), un peu à l'ouest de Zinder.

Ayant appris que la mission Voulet, dont il devait prendre le commandement, était à peu de distance devant lui, le colonel Klobb envoya, le 10, un courrier au capitaine Voulet par le tirailleur Mahmadou Kamara et d'autres tirailleurs.

Ceux-ci trouvèrent, le 12 au soir, la mission Voulet dans un village. Ils furent reçus à l'entrée par le sous-officier de spahis Bouteillier qui leur demanda si le colonel Klobb arrivait avec une colonne ou seulement un convoi et qui porta le pli au capitaine Voulet.

Les quatre hommes susdits passèrent un jour et deux nuits dans ce village; ils ne virent que le capitaine Voulet, le docteur Henric, les sous-officiers Bouteillier, Coucry et un sous-officier d'artillerie; ils n'entendirent aucune conversation de la part de ces personnes. Mais, le 13 juillet au matin, le capitaine Voulet remit un pli pour le colonel Klobb à Mahmadou Kamara en lui disant : « Dis au colonel qu'il n'y a pas d'eau ici, que je vais au village suivant où il y en a ».

Ce même jour, les quatre hommes rentrèrent à la mission Klobb et remirent le pli au colonel, qui fit appeler le lieutenant Meynier, lui en communiqua le contenu et renvoya les quatre mêmes hommes avec un nouveau courrier pour le capitaine Voulet. Il alla alors avec sa colonne au village quitté par la mission Voulet. Celui-ci reçut le courrier lui-même, le 13, à six heures du soir.

Il rassembla aussitôt ses gradés indigènes, leur dit que le colonel venait pour libérer tous les captifs que lui, capitaine, avait donnés aux tirailleurs, et leur demanda s'ils consentaient à obéir au colonel ou à l'accueillir à coups de fusils. Ils répondirent qu'ils obéiraient au capitaine, quoi qu'il leur fit faire. Ils retournèrent dans leurs sections et dirent à leurs hommes de se préparer à tirer sur les nouveaux venus s'ils en recevaient l'ordre du capitaine.

Le capitaine Voulet écrivit alors sa réponse au crayon sur la deuxième feuille du pli envoyé par le colonel, et le remit à Mahmadou Kamara en disant : « Dis au colonel que s'il essaye d'entrer dans ma colonne, je l'attaquerai. »

Les porteurs, partis à neuf heures du soir, s'égarèrent dans la nuit, et le pli ne fut pas remis au colonel. C'est celui même qui est joint au présent rapport.

Le matin du 14, les deux colonnes se mirent en route simultanément sur Damangara. (Ce point, ainsi nommé par les indigènes, est, à leur dire, celui où a été tué le capitaine Casemajou; ce serait donc Zinder). La colonne Klobb suivait une route un peu au sud de la colonne Voulet. Le colonel marchait en tête avec les spahis et le sergent Mahmoud Ouaké; le lieutenant Meynier était en queue. Un cavalier indigène vint remettre, vers sept heures, un pli au colonel qui, appelant le lieutenant Meynier, lui dit: « Voyez donc, le capitaine Voulet veut nous attaquer. » Ce à quoi le lieutenant répondit en demandant l'autorisation de riposter; le colonel le lui interdit formellement et même ordre fut donné à la troupe.

Vers huit heures, le tirailleur Makan Diarra fit remarquer au lieutenant des tirailleurs qui s'approchaient dans la brousse, à gauche et en arrière de la colonne; le lieutenant en avertit le colonel, qui fit aussitôt un crochet à gauche pour aller au-devant de cette troupe et fit déployer le drapeau français par un de ses spahis. En même temps, il cria sa nationalité ainsi que le lieutenant,

Ces deux troupes s'arrêtèrent à 150 mètres environ de distance. La troupe adverse comprenant 5 ou 6 sections faisait bien partie de la mission Voulet qu'elle avait quittée en prenant une traverse; le capitaine Voulet la commandait lui-même et il était le seul Européen présent.

Il cria au colonel qu'il le reconnaissait très bien, ne faisait pas de méprise, mais qu'il le sommait de s'arrêter ou qu'il allait ouvrir le feu. Le colonel répondit qu'il avancerait, mais qu'il ne tirerait en aucun cas; il réitéra cet ordre à sa troupe. Alors le capitaine Voulet fit former sa troupe en ligne et commanda trois feux de salve, puis le feu à volonté. A la première décharge, le colonel fut blessé à la cuisse et le lieutenant Meynier, blessé au côté, expira presque aussitôt.

Le sergent indigène demanda au colonel la permission de riposter; le colonel la refusa encore et dit que les derniers survivants retourneraient en arrière rendre compte de ce qui se passait. A la deuxième décharge le colonel fut tué d'une balle à la tête.

Un certain nombre de soldats et de porteurs furent aussi tués ou blessés. Voyant la troupe adverse mettre baïonnette au canon, les survivants s'enfuirent dans la brousse.

Ce jour même et le lendemain, le sergent Mahmoud Ouaké les rallia et les ramena en arrière. Le lieutenant Cornu, commandant le poste de Dosso, les recueillit le 3 août à Goron et les ramena dans son poste le lendemain 4 août.

Le convoi de la mission a été abandonné; les courriers qui n'avaient pu dépasser Matankari ont été rapportés par les survivants à leur passage.

Ci-joint la deuxième lettre écrite par le capitaine Voulet au colonel Klobb, remise par Mahmoud Kamara, après qu'il eut rejoint la colonne en retraite.

Signé : CORNU.

Voici le texte de cette lettre :

*Le capitaine Voulet, chargé de mission,
à Monsieur le colonel Klobb.*

Mon colonel,

Avant même de m'adresser copie des pouvoirs en vertu desquels vous prenez, dites-vous, le commandement de la mission, vous m'envoyez deux notes comminatoires et conçues en termes presque grossiers.

Cela m'est une preuve des sentiments peu généreux que vous nourrissez à mon égard. Vous vous êtes certainement rendu compte de l'infamie que vous avez commise à mon égard en venant ainsi, poussé par une ambition effrénée me voler le fruit de mes efforts, mais vous avez fait fausse route en supposant que j'accepterais bénévolement une déchéance semblable.

En conséquence, j'ai l'honneur de vous faire connaître: 1° que je garde le commandement de la mission; 2° que je dispose de six cents fusils; 3° que je vous traiterai en ennemi si vous continuez votre marche vers moi; 4° que mes hommes ont tous été consultés au sujet de savoir si nous devions accepter la situation que vous voulez nous offrir, et que tous sont décidés à me suivre dans la voie que j'ai indiquée plus haut; 5° enfin que je suis résolu, en cette circonstance, à faire le sacrifice de mon existence plutôt que de subir l'humiliation que vous avez ordre de m'imposer, mais aussi que je préfère jouer le tout pour le tout et surtout ne pas laisser, par un suicide stupide, la place nette à un intrigant de votre espèce.

Vous ferez donc ce que vous voudrez, mais à partir du reçu de cette lettre, sachez qu'un pas en avant vous expose aux éventualités développées plus haut.

VOULET.

On a appris depuis que le lieutenant Meynier, grièvement atteint, n'a pas succombé à ses blessures.

Société de Secours aux Blessés Militaires

A l'Assemblée générale annuelle de la Société de secours aux blessés militaires, M. Malo, président du Comité départemental de Lyon, a prononcé un discours des plus éloquents duquel nous extrayons ces quelques lignes d'une grande élévation :

« ... Il y aura, en effet, dès le jour où les blessés commenceront à affluer à nos hôpitaux, d'ineffables échanges de charité anonyme entre les servantes de la Croix-Rouge. Tandis qu'ici nos dames infirmières prodigueront leurs bons soins et leurs douces paroles au pauvre soldat inconnu mis par le hasard entre leurs mains, au même instant, en quelque ville lointaine, une autre femme, collaboratrice ignorée, la mère ou la sœur peut-être, de ce soldat échoué dans nos hôpitaux, donnera la même assistance, avec le même zèle et la même tendresse, à un autre blessé qui leur est cher. Dans cette touchante réciprocité, les unes et les autres trouveront un redoublement de forces pour vaincre les fatigues des nuits sans sommeil, pour surmonter les dégoûts des basses besognes de l'hôpital. Femmes du monde, femmes d'ouvriers, confondues dans une noble et patriotique promiscuité, travailleront ensemble, les unes pour les autres, loin des unes des autres, à adoucir des maux auxquels nul homme valide aujourd'hui ne peut plus se soustraire.

« Partout, d'ailleurs, elles auront pour modèles et pour chefs de file les femmes admirables dont c'est la sainte profession de risquer leur vie pour sauver celle d'autrui, aussi bien sur les champs de bataille que dans les salles d'ambulance et d'hôpitaux, affrontant le feu comme elles bravent l'épidémie, avec la sérénité du martyr et le dédain des récompenses d'ici-bas. Là où les périls sont les plus grands, là où le service sera le plus pénible et le plus répugnant, on est sûr d'apercevoir au premier rang leur robe grise et leur cornette blanche sur le chemin du devoir et du sacrifice... »

Discours de M. Dontenville

Mes chers camarades,

C'est une pieuse tradition et c'est une bonne et salubre pensée de s'arracher de temps à autre aux préoccupations, aux agitations de la vie, pour venir honorer les morts, pour s'entretenir gravement, devant leur tombeau, de devoirs, de souvenirs, d'espérances. Jamais plus qu'aujourd'hui ne s'est imposé ce culte des chers disparus. Jamais n'a été aussi urgent le besoin de s'inspirer d'eux, de se livrer en toute sincérité, sous leurs auspices, à des méditations sérieuses, à des réflexions suggestives de fermes et viriles résolutions.

La France, vous le savez, au cours de sa longue et dramatique carrière, a éprouvé des vicissitudes diverses, tantôt ravie par son génie et par sa fortune au faite de la prospérité, tantôt hélas ! précipitée par le destin et par ses propres fautes dans d'effroyables catastrophes. Le drapeau, qui porte dans ses plis l'âme de la patrie, a flotté victorieux sur toutes les capitales de l'Europe et jusque sur les terres les plus éloignées du globe ; d'autres fois, en des jours sombres et néfastes, il a reculé, malgré la vaillance des mains qui le soutenaient ; tristement nous avons été contraints de l'entourer de crêpe, de voiler de deuil ses éclatantes couleurs.

1870 a été une de ces dates fatales où la France s'est vue arrêtée dans son noble essor, dans l'accomplissement de sa grande et divine mission parmi les peuples.

Et depuis, que de jours ternes et maussades nous avons vécus ! Quelle réalité plate et sans éclat a remplacé les brillantes merveilles de jadis ! Notre prestige militaire évanoui, notre suprématie politique perdue, notre territoire amoindri, notre industrie et notre commerce languissants et de plus en plus dépassés par le commerce et l'industrie de nos rivaux, enfin notre ancienne hégémonie intellectuelle elle-même contestée : voilà le désastreux bilan de ces vingt-huit dernières années, des années écoulées depuis la maudite guerre contre l'Allemagne.

Et, comme si l'implacable destinée avait jugé ces maux pour nous encore trop supportables, l'horrible discorde civile est venue à son tour s'abattre sur notre infortuné pays, divisant lamentablement les esprits et les cœurs. Des hommes se sont rencontrés parmi nous, des Français, des lettrés, des savants, pour faire cause commune avec les anarchistes et les sans-patrie. Oui, on a osé nous dire qu'il est vulgaire, inélégant d'aimer la France. On a commis ce sacrilège de nier la solidarité vivante des enfants d'un même sol, tous nourris cependant de la substance des mêmes traditions, tous unis effectivement par les liens indissolubles du même passé et par la communauté des espoirs pour l'avenir. Après cette cruelle diminution territoriale, la perte de l'Alsace-Lorraine, des inconscients, aux applaudissements frénétiques de l'étranger, ont tenté de nous arracher encore le patriotisme, notre héritage moral, la vertu par excellence, l'unique chance de relèvement toujours et quand même intacte.

Soldats des colonies, ce n'est pas dans vos rangs que les criminelles entreprises des cosmopolites entraîneront des défections. Vous avez servi la France avec honneur ; vous la servirez encore et toujours de tous vos efforts, de votre sang même, s'il le faut. La foi patriotique vibre dans vos cœurs ; les fanfares vengeresses y réveilleront, l'heure venue, de puissants, de formidables échos. Après 1870, seuls, par vos exploits, vous avez jeté quelque lustre sur le drapeau tricolore. Vous l'avez promené, ce cher drapeau, dans les lointains continents. Grâce à vous, il a paru au fond de la vénérable Asie, cette mère des civilisations, trop longtemps figée dans la contemplation béate d'elle-même, aujourd'hui attirée dans des voies nouvelles et fécondes de progrès indéfini. Il s'est déployé, l'étendard sacré, au milieu des ténèbres de la mystérieuse Afrique, appelant les peuplades noires à la lumière, faisant rétrograder, par étapes successives, la primitive barbarie.

Le monde a dû le reconnaître, le vieil héroïsme français n'est pas mort. Nous, vos compatriotes, nous sommes fiers de vous, camarades. Nous saluons avec respect la foule anonyme de nos braves coloniaux. Nous nous inclinons plus particulièrement devant leurs illustres chefs, devant les Négrier et les Giovannelli, devant les Galliéni, les Marchand, les Klobb ; capitaines d'élite, ils ont su, ceux-là, réunir les dons les plus rares, les plus précieuses vertus : la science, la valeur chevaleresque, l'esprit de discipline et d'abnégation poussé à l'extrême limite.

De tels chefs, secondés par des soldats comme vous, sont notre consolation, l'espoir de l'avenir. Que la France sache les garder, qu'après eux son génie en suscite de pareils, bientôt se changera en aurore la lugubre nuit qui tombe à l'horizon.

En face de ce monument du souvenir, jurons tous, camarades, de consacrer ce qui nous reste de vie et de forces à la régénération de la patrie. Jurons de ne jamais oublier qu'en dépit de notre expansion lointaine le territoire reste mutilé, que l'ennemi campe en Alsace, sur cette vieille terre française où pour la première fois tressaillit l'immortelle *Marseillaise*. L'oubli ne convient qu'à un peuple sans courage. Nous, nous resterons fidèles au passé, nous maintiendrons.

LE SERGENT BLANDAN

Nous lisons dans le *Réveil Militaire*, le compte rendu d'une visite à l'atelier de M. Tony Lamothe, l'auteur de la statue de l'héroïque Blandan, qui sera inaugurée le 14 avril prochain à Lyon.

Bien qu'inachevée encore, elle ne laisse pas d'être la promesse d'un chef-d'œuvre ; nul terme ne peut rendre l'énergie du soldat dont le geste puissant remplit tout l'atelier sous le dais de draperies sombres où la sollicitude de l'artiste a placé l'œuvre de son cerveau et de son âme.

Depuis de longs mois, de ses doigts inspirés, lentement s'édifie l'incarnation admirable de la résistance poussée à bout, de l'énergie humaine résolue devant la mort du héros dans toute la force de l'âge -- vingt-deux ans -- dans toute la conviction de son rôle modeste et sublime.

Sans attitude tumultueuse, sans draperies recherchées, le sujet en impose par sa sobriété même. Il est là, simple et grand, offrant ses deux bras nerveux au danger qui l'en-

ture, sa large poitrine aux balles ; sa main étreint puissamment le lourd fusil d'autrefois armé de la baïonnette ; le bras gauche violemment rejeté en arrière dans une suprême attitude de défi ; la tête droite, osseuse et pleine d'anatomie ; le schako porté en arrière laisse à découvert un front admirable où se lisent la force réfléchie, le courage conscient, le sacrifice accepté avec un muet enthousiasme. Les sourcils froncés, les yeux caves, les pommettes saillantes, la bouche dédaigneuse, le menton carré, de toute cette œuvre bien vivante, de ces muscles tendus, de ces moindres traits jaillit la suprême apostrophe qu'on lit sur le socle :

« *Me rendre, jamais !* »

En capote de drap rude, tenue de campagne, les pans relevés, sac au dos, au ceinturon bâille à demi une cartouche vide, le pantalon bouffant sur la guêtre de cuir, tel est bien là le troupiier qui marche, qui lutte et va tomber sous les balles. Autour de cette conception grandiose on respire une atmosphère de champ de bataille et l'on ne peut se défendre de reconstituer le sanglant épisode de Béné-Méred.

Cette terre modelée et pétrie sous des mains inspirées est déjà fière. Quand on coulera le bronze incandescent, quand l'artiste aura assuré au courage l'immortalité que lui seul peut verser dans la matière, le bronze, lui aussi, sera fier. Chacun de ceux qui l'admireront se dira : « Je vois un homme à l'œuvre de vaillance, de justice et de dévouement, je le trouve si beau que je voudrais lui ressembler comme à l'heure où il était un homme de chair. »

Pendant que nous échangeons nos réflexions l'artiste promène un regard mélancolique sur son œuvre, et se contente de murmurer : « Il y a là-dedans des parties qui sont mortes encore ! » Pourtant, devant ce Titan de trois mètres de haut, on réfléchit, non sans émotion, qu'il incarne une des forces vives de la Patrie, c'est l'humble sous-officier, une modeste fleur de dévouement qui s'épanouit dans les rangs les plus obscurs : obéir et se sacrifier, tel est son rôle, tel est bien là le véritable type du troupiier français que nous retrouvons à toutes les époques de notre histoire, le soldat de Malplacet, de Jemmapes et de Béné-Méred. Ce qui fait l'originalité de l'œuvre, c'est la glorification du dévouement obscur, c'est cette attitude à la fois simple et grandiose de celui qui tombe pour sa patrie et si loin d'elle.

M. Tony-Lamothe a su donner la vie à une de nos gloires. Il enrichit le trésor historique de la France et le trésor artistique de la cité lyonnaise.

Louis CLOUZET.

Les Anciens du 24^e

Les anciens militaires du 24^e de ligne se sont réunis, dimanche dernier, en un dîner amical à Belmont-Chavanoz.

Le dévoué et très sympathique président, M. Balouzet, avait dirigé en personne les détails de cette fête fraternelle à laquelle tous les anciens du 24^e se font un devoir d'assister.

A la table d'honneur, aux côtés du président nous remarquons : MM. Laroche, Clouzet, Baglan, Bouvret, Monnier, etc.

Au champagne, M. Balouzet se lève et prononce un discours empreint du plus pur patriotisme ; il évoque le souvenir de l'année terrible et adresse aux camarades du 24^e, morts pendant la guerre, une pieuse pensée.

La parole est donnée aux chanteurs qui, tous, ont rivalisé d'entrain. Une mention spéciale pour le camarade Baglan, dans la chanson du 24^e, qui a eu les honneurs de la soirée.

En résumé bonne et belle journée pour les anciens du 24^e.

L. CLOUZET.

POUR UN HÉROS

Non, ne tirez pas !
Colonel KLOBB

A quoi donc servira l'art ou la poésie,
Si la Muse se tait quand notre âme est saisie
D'horreur, d'amers regrets et d'admiration ?
Qui dira ton grand geste et ta mort magnanime,
O Klobb ! soldat-héros, volontaire victime,
Plus grand que tous ceux d'Ilion ?

Je l'essairai. Si l'âge a refroidi mon âme,
Le nom seul de la France en ravive la flamme
Mais l'art demande plus qu'un cœur de citoyen...
Oh ! quels accents Chénier nous eût-il fait entendre
Pour célébrer celui qui mourut sans répandre
D'autre sang français que le sien !

La foule a ses héros qui sont d'une autre espèce ;
Mais ta mort, digne en tout de Rome et de la Grèce,
Par sa simple grandeur te met au premier rang.
Le temps qui détruit tout veillera sur ta gloire ;
Car ta mâle vertu vient du cœur, et l'histoire
Ne nous offre rien de plus grand.

Sois fier ! Ta ténébreuse et sanglante épopée
Montre ce qui se cache au fourreau de l'épée
De dévouement obscur, de force et de candeur
Il suffit qu'un rayon jaillisse de la nue
Pour voir que le soleil est là qui continue
Son intarissable splendeur.

Hélas ! fallait-il donc que cette mort sacrée
Nous révélât si tard ta grande âme ignorée,
Toujours maîtresse d'elle et son propre vainqueur ?
Fallait-il que ce fût une main assassine,
— Une main de Français ! — qui perçât la poitrine
Où battait un si noble cœur ?

Souvent nous ignorons ce qu'un Dieu nous inspire
Toi-même, savais-tu tout ce qu'ils veulent dire
Ces mots — tes derniers mots ! — quand tu les prononçais,
Calmé et prêt à mourir sans vouloir te défendre :
— Ah ! si nous savions tous à présent les comprendre. —
Ne tirez pas sur des Français !

Puissent-ils, en tombant dans le trouble où nous sommes,
Faire de nous enfin des citoyens, des hommes !
Puisque chaque Français doit être un jour soldat,
Marchons vers l'avenir avec cette devise,
Oublions à jamais tout ce qui nous divise,
Et combattons le bon combat !

Adieu, Klobb ! dors en paix dans ta couche de sable !
Ta mort lègue à la France un nom impérissable,
Une réplique altière à des rivaux jaloux,
A nos drapeaux en deuil une nouvelle gloire,
Au monde entier un mot qui vaut une victoire,
Un exemple éternel à tous !

Edouard GRENIER.

(Revue Bleue, 2 décembre 1899.)

La Mutualité au Palais-Bourbon

UN DÉJEUNER CHEZ M. DESCHANEL

M. Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés offrait, hier matin, comme nous l'avons dit, un grand déjeuner en l'honneur de la Mutualité.

Ce déjeuner d'environ deux cents couverts comprenait, outre les représentants des pouvoirs publics, les membres du Conseil supérieur de la Mutualité, du bureau des Unions et des Fédérations, les présidents de la Société municipale la plus nombreuse de chaque arrondissement de Paris, les présidents et les représentants des autres Sociétés de secours mutuels de la Seine, dans les divers corps de métiers

Le président de la Chambre avait à sa droite M. Lourties, sénateur, et à sa gauche, M. Ricard vice-président du conseil supérieur de la Mutualité ; M. Cavé, membre de ce conseil.

Parmi les sénateurs, les députés, les hauts fonctionnaires, les industriels, etc., se trouvaient des employés des grandes Compagnies de chemins de fer, des Omnibus, du Gaz, des Bateaux Parisiens et des grands magasins, des ouvriers du bâtiment, photographes, garçons de recette, forgerons, cuisiniers, couturiers, coiffeurs, chapeliers, maîtres d'hôtel, cochers, bouchers, charcutiers, tonneliers, éclusiers, cantonniers, facteurs, pompiers, gardiens de la paix, etc.

Au dessert, M. Cavé, membre du conseil supérieur de la Mutualité, a remercié le président de la Chambre en un discours très chaleureux, dont le passage suivant a été particulièrement applaudi :

— M. le député Audiffred, notre honoré président, malheureusement retenu loin de nous par un deuil cruel, récent encore, aurait pu beaucoup mieux que je ne saurais le faire, vous dire combien nous sommes touchés de ces multiples témoignages d'une bienveillance que nous sentons profonde et convaincue, et de quel prix est pour nous la haute et sincère estime en laquelle vous voulez bien tenir les efforts que tous, selon nos moyens, nos facultés et nos situations, nous accomplissons de si grand cœur dans une œuvre que nous élevons à la hauteur d'un culte.

M. Deschanel a prononcé alors le discours suivant :

Mes chers concitoyens,

Je remercie M. Cavé de ses excellentes paroles. Elles me sont particulièrement chères sur les lèvres du philanthrope éminent qui apprend aux jeunes Français, dès l'enfance, la pratique des vertus dont vous êtes la vivante image.

L'année dernière, j'avais l'honneur et le grand plaisir de recevoir à cette table mes amis des Sociétés coopératives ouvrières de production. Aujourd'hui, je suis heureux d'y saluer des hommes qui, dans toutes les situations sociales, ont rendu les plus signalés services à la cause de la Mutualité et de la Prévoyance.

Je me réjouis de voir ici, fraternellement unis et confondus, les membres du Conseil supérieur de la Mutualité, mes chers et éminents amis du Sénat et de la Chambre, les représentants les plus considérables de l'administration et, au milieu d'eux, les plus modestes artisans de votre grande œuvre, des travailleurs de tous les corps de métier : employés de commerce, ouvriers de chemins de fer, maçons, jardiniers, etc.

« J'en passe et des meilleurs... »

Oui, je me félicite de voir à côté de M. Cavé, de M. Edouard Petit et de M. Mabileau, des instituteurs et des instituteurs-adjoints de nos écoles primaires ; à côté de M. Georges Aubry, président de l'Association des journalistes parlementaires, des ouvriers typographes ; à côté de M. Cheysson,

inspecteur général des ponts et chaussées, des cantonniers de la Ville ; à côté d'un illustre artiste tel que M. Bouguereau, des ouvriers dessinateurs ; à côté de M. Combarieu, qui représente parmi nous, M. le Président de la République, et de M. Demagny, qui représente le ministre de l'intérieur, président du conseil, qu'un deuil récent tient éloigné de nous ; à côté de M. Barberet et de M. le préfet de la Seine, de braves éclusiers dont la poitrine porte les signes éclatants de leurs innombrables sauvetages, des pilotes de la Compagnie des Bateaux-Parisiens, des conducteurs d'omnibus, des facteurs des postes, d'héroïques pompiers et de vaillants gardiens de la paix, dont l'esprit de sacrifice et de désintéressement accroissent chaque jour la reconnaissance que leur doivent tous les bons citoyens ; enfin à côté du président de la Chambre, un des huissiers qui m'assistent pendant nos séances et un de nos garçons de salle, modeste serviteur de notre grande Maison.

C'est qu'en effet, dans ma pensée, cette Maison où m'a placé la confiance de mes collègues doit être, non seulement la Maison commune de la Représentation nationale, mais aussi, dans le sens le plus élevé et le plus noble du terme, une maison du Peuple, — du peuple laborieux, économe, prévoyant et sage.

Messieurs, la loi de 1898 sur les Sociétés de secours mutuels, en leur permettant de se grouper et de combiner leur action avec celle des Associations professionnelles, contient en germe une vraie révolution pacifique. Elle va faire surgir sous nos yeux un monde nouveau. La société de secours mutuels isolée a fait son temps ; le mouvement de concentration qui se produit dans toutes les régions du monde industriel et ouvrier, et qui est la loi économique de notre siècle, commence à gagner la Mutualité.

Déjà, nous apercevons les premiers lineaments de l'organisation future : en bas, dans la commune, dispersées sur toute la surface du territoire, de petites Sociétés qui sont comme les cellules premières et les embryons de la prévoyance ; — au dessus dans la ville, dans l'arrondissement ou le département, les Unions de Sociétés ; — et au-dessus encore, dans la région et dans le pays tout entier, le groupement de ces Unions : les Fédérations. Ce groupement, de plus en plus étendu, accomplira des fonctions de plus en plus savantes et élevées ; offices de placement gratuits ; Mutualité scolaire, maternelle, féminine ; caisses de prêts gratuits, pharmacie mutualiste, assurances, etc. Il faut qu'ainsi la République Française devienne une vaste Mutualité. Là est l'avenir ; là est un des plus puissants moyens de résoudre la question sociale.

Pour obtenir un si grand résultat, les mutualistes de toutes les écoles doivent marcher la main dans la main. Il y a parmi eux, me dit-on, les Scientifiques et les Sentimentaux. Il me semble qu'il ne doit pas être bien difficile de se mettre d'accord, car c'est seulement par l'alliance de la raison et du cœur, de la science et de l'amour, que se résoudront les problèmes de la justice sociale qui sont à la fois l'honneur et le tourment de notre âge.

J'ajoute enfin qu'à cette heure, le plus impétueux besoin de la France, c'est l'union, la concorde, la concentration de toutes les forces vives du pays pour l'accomplissement du grand dessein extérieur qui est la tâche essentielle et la mission historique de notre génération : or, c'est justement parce vous pratiquez chaque jour cette union nécessaire, que nous ne saurions assez vous témoigner notre haute estime et notre gratitude.

Aussi suis-je assuré d'être l'interprète de tous mes collègues, sans distinction d'opinion, en buvant aux deux millions de mutualistes de France et aux vertus qui sont la force et l'honneur de la République : le travail et la fraternité.

Le discours de M. Deschanel a été interrompu à plusieurs reprises par les applaudissements.

(Le Journal).

H. V.

Le Gérant : FÉLIX SANAOZE.

Imp. P. LEGENDRE et C. Anc. Maison A. Waltener et Cie, Lyon.